

Pourquoi les mouvements de jeunesse attirent-ils toujours plus ?

Ringardes,
les
organisations
pour jeunes ?
Que nenni !
En témoignent
les 25.000
scouts attendus
ce samedi
au grand
rassemblement
de Louvain-
la-Neuve.

Adrien Mogenet

Romaniste et journaliste de formation, Adrien Mogenet, âgé de 30 ans, est porte-parole de la Fédération des scouts depuis 2016. Originaire de Bernissart, dans la province du Hainaut, il a occupé le poste d'animateur pendant six ans et de cadre fédéral pendant cinq ans. En dehors du scoutisme, Adrien Mogenet est professeur de français en haute école.

« On parle à la jeunesse dans un langage qu'elle comprend »

Pour Adrien Mogenet, le scoutisme a su évoluer avec son temps.

Comment ont évolué vos effectifs ces dernières années ?

Dans les années 90, on a observé une stagnation du nombre de membres. C'est dans le tournant des années 2000 que nous avons commencé à augmenter assez nettement. La Fédération des scouts compte actuellement 60.000 membres pour l'ensemble de la Fédération Wallonie-Bruxelles, contre 50.000 en 2002. Parmi les cinq fédérations de mouvements de jeunesse, c'est nous qui rassemblons le plus de membres.

En Wallonie, on recense 110.000 scouts - 300.000 sur l'ensemble de la Belgique. Comment expliquez-vous un tel engouement pour le scoutisme ?

La majorité de nos membres ont commencé très tôt, dès l'âge de 6 ou 8 ans. Quand on commence jeune comme cela, on se fait très vite un groupe d'amis et puis après on ne se pose même plus la question.

Pourquoi le scoutisme marche-t-il mieux en Belgique qu'ailleurs ?

Notre mouvement jouit d'une image plutôt positive dans l'opinion publique. Et en Belgique, nous avons eu une politique de jeunesse très dynamique. De plus, contrairement à certains pays où les animateurs ont

entre 40 et 50 ans, chez nous, ils sont bien plus jeunes : ils ont en moyenne entre 18 et 24 ans. Cela crée un certain dynamisme. C'est un mouvement pour les jeunes et par les jeunes. C'est vrai en Belgique et pas forcément ailleurs.

Est-ce que le mouvement du scoutisme est toujours en phase avec la société actuelle ?

Un mouvement, c'est quelque chose qui évolue. On parle à la jeunesse et on lui parle dans un langage qu'elle comprend. On ne fait plus du scoutisme comme dans les années 50-60.

L'image du scout en train de courir en short dans les bois n'est plus vraie. L'un des enjeux de la société d'aujourd'hui pour les jeunes, c'est notamment de savoir utiliser les nouvelles technologies à bon escient. Par ailleurs, l'une de nos priorités actuelle dans le mouvement est de « tenir conseil », cela signifie discuter ensemble, s'écouter, oser affirmer ses idées et prendre des décisions collectives. Avec ce système de cogestion, on reste fidèles à nos fondamentaux. Notre fondateur, le général britannique lord Robert Baden-Powell disait : « Ask the boys » (« Demande aux garçons »). C'est ce qu'il répondait aux animateurs en recherche d'activités pour les jeunes.

Comment abordez-vous la question de la différence (handicap,

religion, homosexualité...)?

On prône la diversité et l'inclusion. On s'adresse à tout le monde.

Concrètement, notre service « diversité et inclusion » est chargé de répondre aux demandes d'adaptation. On organise également des formations « handicap » adressées aux animateurs. Le scoutisme doit aider chacun à s'épanouir en respectant son individualité et son identité.

Il y a une dizaine d'années, vous avez abandonné la référence au catholicisme. Pour quelles raisons ?

Pour accompagner une évolution qui est là. Si l'on souhaitait rester fidèle à cette logique d'ouverture et d'inclusion, garder une étiquette religieuse était peut-être un peu contradictoire. Notre offre spirituelle catholique n'attirait plus autant qu'avant. Autant nous avons décidé d'enlever une référence religieuse explicite, autant on encourage nos groupes à faire de la spiritualité.

Un groupe qui veut continuer de proposer une animation spirituelle catholique peut le faire. Et d'un autre côté, on a aussi un groupe d'animation spirituelle musulmane. Ce qui est important, c'est qu'il y ait de la spiritualité. ■

Propos recueillis par

ALEXANDRA SIMARD (st.)

Jean-François Guillaume

Jean-François Guillaume est sociologue de la jeunesse. Il enseigne la sociologie à l'ULiège. Il a notamment contribué, pour l'Observatoire de l'enfance, de la jeunesse et de l'aide à la jeunesse au rapport sur « Les politiques publiques en matière d'enfance et de jeunesse au XX^e siècle » (2005).

« L'écran n'a pas tué les associations de jeunesse »

Les mouvements de jeunesse ont su traverser les mutations sociales et technologiques, note Jean-François Guillaume.

À l'époque des écrans tout-puissants, les mouvements de jeunesse pourraient être ringardisés. Pourtant, leur succès ne se dément pas. Comment l'expliquer ?

On ne peut pas dire que les mouvements de jeunesse ont jamais connu un dédain complet. Il y a toujours eu un public désireux de les fréquenter. Par ailleurs, l'État a soutenu, reconnu, encadré, subventionné aussi les organisations de jeunesse. Depuis l'après-guerre, on a consacré cette place déterminante des mouvements de jeunesse dans des processus d'émancipation, de participation active des jeunes, selon le principe de subsidiarité : l'État a soutenu les associations dans les différents piliers. L'idée, au sortir de la guerre, était d'assurer un encadrement de la jeunesse, sans verser dans l'endocrinement. Alors, l'écran a-t-il tué le scoutisme ? Non. Les organisations de jeunesse se sont d'ailleurs emparées de ces nouveaux outils et les utilisent.

Que recherchent les parents quand ils inscrivent leurs enfants chez les scouts, guides ou faucons rouges ? Et qu'y trouvent les enfants qui y font un parcours complet ?

Il y a les parents, les enfants et puis les animateurs, qui sont le premier relais que de la famille vis-à-vis du mouvement. Il peut y avoir une convergence d'attentes, d'aspirations, mais aussi de préoccupations entre enfants, parents et animateurs. Cela peut être lié à une familiarité : les parents ont eux-mêmes fréquenté les mouvements de jeunesse et il s'agit pour eux d'une issue tout à fait « normale » dans toute la socialisation, l'apprentissage de la vie active et des responsabilités. Avec aussi des arguments plus pragmatiques : c'est aussi une façon de ne pas avoir ses enfants à la maison et qu'ils soient actifs en plein air durant les vacances. Du côté des enfants et des jeunes animateurs, il y a l'aspect convivialité, contact avec d'autres, un caractère de défi, d'apprentissage des responsabilités. Et puis il y a tout le caractère festif qui y est lié.

C'est aussi une école de l'apprentissage de soi-même, un moyen pour forger son identité ?

Est-ce un défi individuel ? Bonne question. Dans les projets éducatifs des scouts, des patros, des faucons rouges, il y a la volonté de former des citoyens responsables, actifs, critiques et solidaires. C'est le socle commun, coulé dans le cadre légal. Mais autour de ce socle, il peut y avoir des ouvertures différentes. Chez les scouts, qui ont abandonné l'étiquette catholique, il y a une

volonté de favoriser un « développement spirituel actif et ouvert à la différence ». Chez les faucons rouges, des valeurs de gauche sont toujours affirmées, mais on voit aussi toute une attention à l'épanouissement de chacun. Ces mouvements de jeunesse trouvent peut-être là une façon de répondre à un défi important qui est celui de l'ouverture à la différence, à des enfants issus d'autres milieux culturels.

Justement : la mixité culturelle est-elle une réalité dans ces mouvements aujourd'hui ?

Le domaine de la jeunesse dans son ensemble a bien pris conscience qu'il fallait aller chercher les jeunes là où ils étaient. Il reste toujours un fond de « clientèle » qui sera fidèle, mais on veut aussi aller chercher d'autres jeunes. Les faucons rouges développent une série d'activités dans d'anciennes cités minières, dans des zones défavorisées. Chez les scouts, une réflexion très forte existe aussi pour déterminer comment s'implanter dans certains quartiers et ne pas rester cantonnés aux milieux traditionnels de recrutement. Tout en gardant à l'esprit, et c'est déterminant, que chaque troupe a une base locale. Ce qui participe au lien social à l'échelle d'un quartier, d'une localité. ■

Propos recueillis par
CORENTIN DI PRIMA